



**HAL**  
open science

## Au coeur du soleil ardent : la catastrophe selon les Aborigènes

Barbara Glowczewski

► **To cite this version:**

Barbara Glowczewski. Au coeur du soleil ardent : la catastrophe selon les Aborigènes. Communications, 2015, Vivre la Catastrophe, 96, pp.53-66. hal-01342363

**HAL Id: hal-01342363**

**<https://hal.science/hal-01342363>**

Submitted on 5 Jul 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

*Barbara Glowczewski*

## Au cœur du soleil ardent : la catastrophe selon les Aborigènes

Il est une catastrophe qui n'a pas fini de se déployer, celle de la colonisation, dont l'effet semble s'être accéléré ces dernières années, particulièrement chez les peuples autochtones. Tout se passe comme si l'envol forcé vers le soleil des promesses de l'Occident condamnait ceux qui s'en approchent à se brûler les ailes. Une partie des Aborigènes d'Australie est ainsi engagée dans un défi mortel, entre le suicide ou les accidents des jeunes et une espérance de vie de plus en plus réduite due à un état de santé alarmant : hécatombe de diabètes, cancers ou de souffrances mentales et addictions. Le cœur des ténèbres des siècles coloniaux, qui ont culminé dans l'esclavage et les massacres, n'a guère été digéré par Conrad ou Melville. Les écrits, l'art et les films des descendants des hommes et femmes touchés par la colonisation révèlent la manière dont l'histoire toujours vivante continue d'affecter les générations actuelles. Chez les Aborigènes ou les Amérindiens, la mise en réserve forcée et l'enlèvement aux familles des enfants métissés pour les placer dans des institutions où ils étaient formatés au service des colons a perduré jusqu'aux années 1970, époque à laquelle, partout dans le monde, les peuples autochtones se sont soulevés avec des revendications propres, parfois après avoir mobilisé leurs forces en élaborant de nouveaux rituels<sup>1</sup>.

Ces mouvements de luttes civiques ont insisté pour que soient reconnues par les États et l'ONU l'existence de titres fonciers précoloniaux ainsi que la violence du contact, des spoliations de terres, les déportations et discriminations, en vue de définir des droits spécifiques aux peuples autochtones ainsi lésés. La démarche fut soutenue par certains et les multiples campagnes ont favorisé la mise en place de nouvelles lois, mesures et déclarations, telle la cérémonie australienne du pardon en 2008 et la Déclaration sur les droits des peuples autochtones ratifiée par l'ONU. En France, fort peu furent sensibles à ces mêmes appels des peuples kanaks de Nouvelle-Calédonie ou amérindiens de Guyane française. De même, il fallut une

### *Barbara Glowczewski*

mobilisation internationale contre les essais nucléaires en Polynésie française pour qu'ils cessent, mais non sans avoir complètement bouleversé la vie des Polynésiens, dépossédés de l'autonomie relative dont les habitants du pays témoignaient après la Seconde Guerre mondiale lorsque l'un de leurs élus, Pouvanaa, portait le pays vers l'indépendance avant de se faire arrêter et exiler en France<sup>2</sup>. En Australie, des essais avaient eu lieu aussi<sup>3</sup>, sujet tabou dont les témoins directs sont de plus en plus rares alors que les irradiés survivants continuent à souffrir et parfois même ont transmis des maladies à leurs enfants, comme en Polynésie, au Sahara ou à Tchernobyl.

Le sort actuel des populations autochtones, c'est-à-dire plus de 6 % de la population mondiale, est loin d'être souriant. À côté de ceux qui s'adaptent plus ou moins bien au rythme anglo-saxon du néo-libéralisme contemporain – et même se distinguent par leur succès –, il reste des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants livrés à une sorte de débandade. En Australie, les Aborigènes, qui constituent 3 % de la population, fournissent plus de 40 % des bénéficiaires de l'art australien et 30 % des détenus dans les prisons. Cet écart relève de modes d'existence en conflit. Non pas parce que les autochtones voudraient retourner dans le passé mais parce qu'ils demandent à avoir un autre avenir. Un avenir qui s'inspire à la fois de leurs systèmes de savoirs indigènes et de leurs expériences et critique d'une colonisation toujours en cours, y compris dans nos institutions universitaires.

Du milieu des années 1960 aux années 1990, trois décennies d'utopie sociale bourgeonnèrent d'alternatives sociales de part et d'autre du Pacifique. Des petites îles sont alors devenues indépendantes, comme Palau. En Australie, des centaines de communautés aborigènes ont connu l'auto-gestion et la réappropriation de certaines de leurs terres ancestrales<sup>4</sup>. Une période d'enthousiasme et de créativité inouïe, nourrie non seulement par des militants formés en politique, mais surtout par un mouvement civique d'Aborigènes mobilisés par une autre vision de la société. Si certains avaient appris à lire, écrire et faire des comptes, notamment dans les missions, d'autres pas. Mais tous étaient riches de leurs savoirs de survie, sans cesse réadaptés aux nouvelles contraintes techniques, que ce soit en mécanique, électricité, plomberie, construction en dur, informatique, énergie solaire, etc. Une expertise de survie acquise au jour le jour selon les problèmes à régler dans la communauté : confrontations quotidiennes par la médiation et la négociation avec les autorités locales, nationales et compagnies multinationales. Mais aboutissant aussi à la création de services alternatifs pour l'éducation ou la santé.

Dans les années 1970, l'art est devenu pour les Aborigènes un outil de survie et une arme politique<sup>5</sup>. Les radios et la vidéo de proximité ont

### *Au cœur du soleil ardent : la catastrophe selon les Aborigènes*

commencé à foisonner de productions locales dans différentes langues, et le soutien du gouvernement travailliste de Whitlam à la création et au cinéma a impulsé l'émergence d'une multitude d'acteurs et de réalisateurs aborigènes. Dans les années 1980 et 1990, une personne sur cinq était artiste dans les communautés dites « reculées » (*remote*) du désert et du Nord, dont des milliers de toiles ont été exposées dans le monde entier et continuent à plafonner dans les grandes salles des ventes. À Paris, les œuvres de huit artistes aborigènes ont été intégrées dans l'architecture même du musée du quai Branly ; la délégation autochtone venue faire une cérémonie de fumigation pour l'ouverture a considéré que le bâtiment, en partie financé par l'Australie, était ainsi devenu une ambassade aborigène. L'idée que le voyage des œuvres étend une alliance au-delà des mers suit le principe des réseaux d'échanges traditionnels, qui sillonnaient le continent en reliant des centaines de groupes de langues différentes par la circulation de biens (tabac, outils, armes) mais aussi de rituels, avec des chants et des danses.

De même, pour une population de quelque 669 000 Aborigènes (en 2011), on compte une centaine de réalisateurs, dont certains films et leurs acteurs remportent des prix internationaux. La conscience de l'histoire sombre du monde globalisé se manifeste actuellement par des productions cinématographiques qui opposent à l'ancienne contemplation des ténèbres une vision alternative du passé, mettant en scène des témoignages et des héros rebelles qui ne sauraient se réduire au statut de victimes<sup>6</sup>. Du côté australien, les cinéastes aborigènes interrogent l'histoire et la vie actuelle de leur peuple en montrant la violence passée et présente, non pour s'apitoyer mais pour proposer des formes de rédemption. Celles-ci sont multiples et éclatantes de lumière tant dans les nouvelles esthétiques proposées que dans le contenu éthique que ces films véhiculent – tel *Samson et Delilah* (2009) de Warwick Thornton, dont l'héroïne, battue par sa famille à la mort de sa grand-mère dans une communauté du désert, s'exile en ville, est violée par une bande de jeunes blancs, mais finit par sauver du sniffage d'essence son compagnon qui attend la sortie de prison de son père. Les héros se consomment et renaissent, les pires tragédies étant traversées pas l'humour, comme dans la vie. Alors que nous sommes tous confrontés à de telles chutes d'Icare en ces temps d'alerte et de crise déclarées, le cinéma aborigène montre que, si n'importe qui peut souffrir des oppressions du monde globalisé, quelque chose de l'univers des peuples autochtones et de leurs histoires coloniales fait que, pour eux, ces risques sont précipités, dévoilant l'absurdité destructrice de notre système économique planétaire. Il semble que les ceintures de sécurité qui nous protègent et souvent nous aveuglent ont un autre effet dans les modes d'existence aborigènes : les maisons sont bondées, les voitures source d'accidents mortels permanents,

*Barbara Glowczewski*

et les centres commerciaux deviennent des refuges où se poser un peu, profiter de l'air conditionné, être à l'abri du harcèlement de la police dans la rue<sup>7</sup>.

Le cinéma joue un rôle essentiel dans la reconnaissance des Aborigènes vis-à-vis de l'extérieur et dans la réflexion critique sur leurs propres pratiques communautaires. Le long métrage *Yolngu Boy* (2001), écrit par des mères de famille, met en scène trois copains : l'un choisi par les Anciens pour être initié, un autre investi dans le sport et le troisième délinquant. Tous trois survivent à la traversée de mille kilomètres de forêt et de mer jusqu'à Darwin entreprise pour que le copain rebelle puisse parler à son père. Mais il est trop alcoolique pour reconnaître son fils, et ce dernier se suicide, comme beaucoup de garçons aborigènes. David Gulpilil, célèbre acteur yolngu dans de nombreux films à Hollywood, interprète dans *Charlie's Country* (2014) un rôle qu'il a suggéré au réalisateur Rolf de Heer pour proposer, à partir de sa propre descente aux enfers dans l'alcool, une promesse de rédemption destinée aux jeunes qui s'autodétruisent. L'universalité de son message à la fois caustique, tragique et envolé devrait toucher bien des gens au-delà de l'Australie, y compris tous ceux en quête d'alternatives sociales. Le paradoxe est que le paternalisme et la violence institutionnelle contemporaine qui étouffent les populations aborigènes favorisent l'emploi de nombreux non-Aborigènes : comme disent avec humour les premiers Australiens, ils sont devenus une industrie pour d'autres, à l'instar des réfugiés du monde entier.



David Gulpilil dans le film *Charlie's Country* de Rolf de Heer, 2014 (à gauche, Peter Djigirr).

### *Au cœur du soleil ardent : la catastrophe selon les Aborigènes*

Les Yolngu résistent au nom de leur souveraineté, de leur engagement pendant la Seconde Guerre mondiale pour défendre le continent d'une attaque japonaise en passant par la pétition sur écorce envoyée au Parlement en 1963 jusqu'au mouvement Stand for Freedom. Le clip de l'appel en ligne montre une femme yolngu, Mirrki Stubbs, qui explique avec des mots très émouvants pourquoi son peuple – et d'autres groupes de Terre d'Arnhem et du désert qui vivent dans les soixante-treize communautés du Territoire du Nord – sont opposés à la manière dont le gouvernement fédéral décide sans les consulter des politiques qui contrôlent leur vie, tels l'Intervention d'urgence (Northern Territory Emergency Intervention) qui a imposé le contrôle des revenus aborigènes en 2007 ou le programme « Stronger Futures » mis en place pour y succéder depuis 2011<sup>8</sup>. Les Yolngu ont choisi d'investir leur culture traditionnelle comme plateforme pour discuter de manière holistique des solutions à apporter à leurs problèmes politiques, économiques et sociaux. Depuis plus d'une décennie, chaque année en août, la fondation Yothu Yindi, créée par les frères Yunupingu (Mandawuyi, célèbre chanteur du groupe de rock Yothu Yindi, et son frère Galarrwuy, dirigeant politique), organise le festival Garma où sont invitées, moyennant une participation, des personnes influentes pour discuter des politiques liées à l'éducation, la santé, l'économie et la justice. Viennent aussi de nombreux touristes qui peuvent découvrir, outre les danses rituelles et l'art, des techniques traditionnelles de cueillette des plantes médicinales et d'autres nourritures de la forêt et du littoral. Des musiciens des quatre coins de la planète s'inscrivent à l'atelier du maître joueur Djalu pour perfectionner leur technique au *didjeridu*. Les Yolngu accueillent tout le monde dans des tentes et fournissent la nourriture. Lors du festival de 2014, les détenus de la prison expérimentale de Yirrkala circulaient en liberté dans la journée, ce qui a enthousiasmé une enseignante warlpiri de Lajamanu, du désert central, qui, invitée à parler de son expérience d'éducation bilingue, put ainsi échanger des nouvelles avec deux Warlpiri incarcérés.

Âgé de 23 ans, Ishmael Marika, sélectionné pour l'exposition *Primavera* du musée d'Art contemporain de Sydney, a choisi d'y présenter trois de ses films dont une œuvre minimaliste rendant hommage à son grand-père. Très touché par un vieil enregistrement où celui-ci explique dans le dialecte de son clan l'importance d'une héroïne ancestrale, Djangawul, qui a apporté la loi à certains clans yolngu, il l'a utilisé comme bande son d'un écran noir traversé par le défilement des sous-titres blanc de la traduction en anglais. Le message de l'ancien aux futures générations se termine ainsi : « Si vous vous battez [entre vous] vous briserez les mains de Djangawul », c'est-à-dire la Loi spirituelle et éthique qu'elle et sa sœur ont laissée dans la terre et la mer, en semant des ressources de point d'eau en

### *Barbara Glowczewski*

point d'eau. Souvent les Aborigènes attribuent à leurs propres transgressions – autant qu'aux bouleversements de la colonisation et à la course qui s'ensuit – ce qui apparaît comme une colère de la terre et des éléments, tel le cyclone qui a ravagé Darwin ou encore une faille meurtrière dans un gisement minier. Cette logique de responsabilité explique en partie la spirale autodestructrice qui avale certains, encore aggravée par les beuveries ou états sous influences (essence, drogues) qui multiplient les violences domestiques.

Depuis trente-cinq ans que je séjourne régulièrement en Australie, je suis chaque fois époustoufflée par la capacité de résistance des Aborigènes, mais aussi découragée par les constants retours de bâton et les perpétuelles remises en question des acquis obtenus à force de luttes. Même si la reconnaissance par les tribunaux de la manière dont ils cartographient leurs relations de parenté entre humains et non-humains, avec des liens et des récits qui tissent un maillage dans la géographie du continent, a favorisé certaines revendications territoriales, ils sont aujourd'hui à nouveau envahis, par les compagnies multinationales qui cherchent à explorer sur leurs terres toutes les ressources énergétiques, particulièrement du gaz et de l'uranium.

Un jeune Djugan et Bunaba vivant à Broome, port perlier du Nord-Ouest australien, a posté ce message sur Facebook le 26 janvier 2014 :

Ma tribu ne croit pas au dieu chrétien mais au Burrardi gardi que vous connaissez peut-être comme *dreamtime* ou 4<sup>e</sup> dimension. Nous croyons que des êtres extra-dimensionnels travaillent en coulisse [*behind the scenes*] pour créer notre réalité ou la rêver. Nous croyons que les choses qui arrivent dans ce plan prennent des milliers d'années mais peuvent se cristalliser dans le *dreamtime* en quelques jours, comme une montagne ou une rivière. Il y a une symphonie donnant forme à la terre et à la vie. Nous croyons aux chakras à l'intérieur de la terre, que nous appelons sites sacrés ou *dreaming sites*. Et pourtant votre merveilleux monde moderne et votre homme super intelligent détruiraient bien tout ce qui nous est cher. Alors je ne crois pas à votre dieu appelé logique ou science car elles ont beaucoup détruit et vont continuer à le faire.

Petris Torres répondait ainsi au clip d'un jeune blanc qui annonçait pouvoir démontrer scientifiquement la non-existence de Dieu. Musicien, père d'un petit garçon, il a monté un studio d'enregistrement et est engagé avec sa famille dans un mode de vie qui réinvente sans cesse des alternatives à la fois économiques, culturelles et politiques. Avec une partie des Aborigènes et non-Aborigènes de Broome, ils ont mené pendant trois ans une campagne de protestation pour empêcher le développement d'un

### *Au cœur du soleil ardent : la catastrophe selon les Aborigènes*

complexe de traitement de gaz offshore au nord de la ville, à James Price Point<sup>9</sup>. La compagnie Woodside a retiré son projet l'an dernier, mais aussitôt de nouveaux prédateurs ont jeté leur dévolu sur tout le Kimberley : cent mille puits de gaz de schiste prévus tout le long de la rivière Fitzroy et de ses drainages souterrains. La famille de Petris est repartie à l'action et, en août 2014, était installé un nouveau campement de protestation soutenu par la plupart des Aborigènes de la région. L'exploration du gaz offshore par Woodside avait séduit certaines organisations aborigènes qui espéraient qu'un boom économique offrirait des emplois et un avenir plus souriant aux jeunes en déroute, divisant et déchirant des familles, qui s'investissaient dans les meetings et interdisaient même aux enfants de se parler. Un an après l'arrêt du projet, les réconciliations sont étonnantes. La majorité a choisi de ne plus évoquer ce passé douloureux et s'engage dans de nouvelles alliances pour réinvestir dans la culture et la recherche d'une économie alternative<sup>10</sup>. Cette détermination souvent teintée d'humour semble avoir pansé les plaies et bien des ennemis d'hier se rassemblent face au nouveau danger du gaz de schiste.



Luttes dans le Kimberley, « No Mining, no Gas ».

Lorsque les délégués des trente communautés concernées dans le Kimberley se sont réunis pour discuter du nouveau projet de développement, les rapports scientifiques sur la pollution et les effets dévastateurs sur le drainage souterrain des eaux qu'il entraînerait ont convaincu même

*Barbara Glowczewski*

ceux qui étaient prêts à accepter les nouveaux puits. Ils ont voté contre à l'unanimité. Mais le gouvernement peut autoriser ces forages même si les propriétaires des terres concernées ou les Aborigènes qui ont récupéré un « titre foncier autochtone » (*native title*) s'y opposent. En effet, le droit de veto sur l'usage d'une terre ne porte pas sur les exploitations minières. Ainsi, l'opposition ne peut résister qu'en comptant sur la mobilisation civile locale et le soutien national et international dans un nouveau type de rapport de forces qui consiste à démontrer la pertinence économique de modèles alternatifs de développement<sup>11</sup>. Membre du conseil municipal de Broome, Anne Poelina, qui se définit comme « actionniste » plutôt que comme activiste, est en campagne contre le gaz de schiste et tout développement qui ne respecterait pas la vision spirituelle qui lie à la terre et à ses ressources son peuple, les Nyikina, mais aussi tous les résidents, qu'ils soient ou non aborigènes. Elle a coréalisé plusieurs films d'alerte environnementale présentés en France<sup>12</sup>. L'enjeu est de sauver ce que les Aborigènes du Kimberley appellent « eau vivante » (*living water*), et l'UNESCO « or bleu », ressource dotée de la plus grande valeur à l'avenir. Le combat pour l'eau et la terre est au cœur de l'action de l'organisation aborigène KALACC (Conseil aborigène pour la loi et la culture du Kimberley). Celle-ci réunit chaque année les membres d'une trentaine de communautés pour danser leurs chorégraphies célébrant les héros totémiques qui ont formé le paysage et semé les ressources. À l'occasion de ce festival, ils tiennent leur assemblée générale ainsi que celle du Centre des langues et du conseil de la terre (KLC). Comme en Terre d'Arnhem, la terre est ici indissociable des activités culturelles, dont elle porte la trace historique depuis la nuit des temps. Tout site, tout point d'eau est la trace du passage des ancêtres : l'ocre rouge est leur sang, telle source vient de leurs larmes. La survie du patrimoine naturel est pensée par rapport aux activités techniques et à toutes les autres ressources végétales ou animales dont hommes et femmes se disent frères et sœurs, autant que du vent, de la pluie, du feu et des étoiles.

J'ai montré dans mes travaux antérieurs le paradigme technologique des Aborigènes, qui ont construit leur cosmologie d'une manière réticulaire qui n'a pu vraiment être perçue par l'Occident que lorsque la vision en réseau est devenue familière, avec l'émergence d'Internet<sup>13</sup>. Non pas qu'ils auraient eu une vision technologique numérique avant l'heure ; le numérique ne fait que déployer une manière de penser vieille comme le monde – expérimentée par beaucoup dans les principes de l'association onirique, comme dans la structure des synapses du cerveau – mais mise en veilleuse par l'effort rationaliste de binariser le monde et de le découper en quantités discrètes au lieu de le penser en réseau ouvert des multiplicités en devenir. Danowski et Viveiros de Castro, dans une longue réflexion critique sur

*Au cœur du soleil ardent : la catastrophe selon les Aborigènes*

l'« arrêt de monde », citent Latour sur « cette relation inattendue entre la technologie néolithique des Aborigènes » et ce qu'eux-mêmes appellent l'« intensification non matérielle de notre mode de vie » ; ils reprochent toutefois à Latour de ne pas être prêt à accepter que ces autres échelles et technologies, « des peuples indigènes et de tant d'autres minorités socio-politiques de la Terre, puissent se transformer en un atout crucial dans un futur post-catastrophique [...] que ce soit nous, en somme, qui dev[i]ons forcément réduire [*scale down*] nos précieux modes de vie »<sup>14</sup>.

Apprécier le ralentissement, c'est peut-être aussi reconnaître l'ardeur brûlante d'une certaine mélancolie<sup>15</sup>, telle celle expérimentée par ces peuples autochtones aujourd'hui mais aussi par beaucoup d'autres dans le monde. Une « intranquillité ontologique » qui a guidé la préparation de ce numéro de *Communications* par Yoann Moreau et animait probablement Guattari après sa dépression : « À la fois accepter ce vertige d'abolition, mais à travers ça, peut-être, de reconstruire une vision du monde... Un éclairage<sup>16</sup>... » C'est cette vision qu'il dit avoir trouvée en écrivant *Chaosmose* :

Il y a un certain fonctionnement de l'économie mondiale qui conduit à la catastrophe épouvantable pour 80 % de la population. À une pollution et à une dévastation écologique monstrueuses. Mais d'autres possibilités, une autre économie est possible, d'autres médias sont possibles, une autre philosophie est possible, d'autres formes d'art sont possibles.

Il invoquait ainsi, en ce début des années 1990, la nécessité d'inventer des pratiques « écosophiques » qui nouent ensemble les écologies environnementale, sociale et mentale, pour lutter contre les pollutions techniques autant que médiatiques, dans « la perspective d'un choix éthico-politique de la diversité, du dissensus créateur, de la responsabilité à l'égard de la différence et de l'altérité »<sup>17</sup>.

Depuis des années je répète que pour décoloniser le monde, y compris dans nos esprits, il convient d'écouter ce que disent les Aborigènes, les autres autochtones et aussi tous les peuples « subalternisés » par la colonisation, car, face au désastre et à la violence, ils élaborent des alternatives créatives qui sont à la fois des alertes et des propositions de vivre autrement<sup>18</sup>. Ils sont aussi de plus en plus nombreux à investir la scène académique, comme Zoe Todd, jeune doctorante amérindienne, métis du Canada, qui critique le tournant dit « ontologique », comme une nouvelle forme de colonialisme<sup>19</sup>. Bruno Latour, à l'instar de la plupart des universitaires, ne semble pas mesurer l'apport que ces peuples expérimentent pour l'avenir. Lorsqu'il distingue le terme « Terriens » pour désigner les différentes formes de vie de la civilisation à venir qui devrait

## Barbara Glowczewski

s'appréhender dans une certaine relation holistique avec la terre en prenant le chemin de la guerre contre les Humains, les Modernes, qui ont renié la Terre<sup>20</sup>, on ne peut lui reprocher cette intention cosmopolitique, mais on peut critiquer le biais dualiste qui l'accompagne. Nous sommes tous embarqués dans la même galère, mais certains le disent depuis longtemps.

Zoe Todd précise :

Que Latour affirme que c'est par l'intentionnalité, et non par la « sentience » (affect en conscience), que nous devrions organiser notre analyse des relations entre les agents dans le monde autour de nous ne veut pas dire que ses interlocuteurs/lecteurs/auditeurs autochtones [*Indigenous*] ne peuvent ou ne devraient pas se demander si l'intentionnalité et la sentience sont si différentes qu'il l'affirme [...]. Je pouvais entendre dans ma tête les voix des leaders Inuit tels que Mary Simon, Rosemarie Kuptana et Sheila Watt-Cloutier (celle-ci fut en fait nommée initialement pour le prix Nobel en même temps que Al Gore mais elle laissa tomber lorsque le prix fut donné à M. Gore et l'IPCC). . Lorsque Latour arriva à ce point de son cours en énonçant, ce que je transcris ici de la version YouTube de son exposé : « une telle réinterprétation est particulièrement pertinente aujourd'hui car, si la nature n'est pas universelle, le climat pourrait être une nouvelle façon de comprendre l'anthropologie ». [...] Pour moi, j'étais surprise que nous ayons une discussion impliquant « climats et atmosphères » en tant que « préoccupation cosmopolitique » sans engagement auprès des peuples autochtones qui font le même type (ou analogue ou similaire ou « épistémiquement compatible » [...]) de déclarations de manière très publique, hautement visible et très internationale<sup>21</sup>.

Pour de nombreux penseurs autochtones, il existe une solidarité cosmologique du vivant qui va bien au-delà de la Terre, quoi qu'en disent tous ceux qui surfent sur l'anthropocène en ne s'inquiétant plus du tout du sort de la planète, de l'épuisement de ses ressources d'énergie, de la pollution des mers et des rivières, ou encore du dérèglement climatique, au nom de leur pari sur de nouvelles solutions, quitte à partir vivre ailleurs que sur la Terre. L'enjeu n'est pas, comme le promeut un récent film de science-fiction (*Interstellar*, de Christopher Nolan), de coloniser l'espace sous prétexte que « l'homme est né sur terre mais n'est pas voué à y mourir ». Il s'agit plutôt de penser que toutes les formes de vie terrestre sont solidaires de formes de vie interstellaires, message des cosmopolitiques indigènes, telles celles des Aborigènes. Par exemple, l'Émeu Géant, qui a laissé dans les roches pétrifiées sur la côte de Broome des traces de pattes en forme de flèches géantes, et que les spécialistes des dinosaures ont identifié comme

## *Au cœur du soleil ardent : la catastrophe selon les Aborigènes*

une espèce à plumes, est vivant et visible aujourd'hui dans le trou noir de la Voie lactée seulement parce que ses gardiens sur Terre continuent à le chanter. Et il en va de même de la Voix lactée, qui, sans ses enfants sur Terre pour la célébrer, n'existerait plus, pas plus que ne scintilleraient les deux galaxies des Nuages de Magellan, qui selon les Warlpiri se nourrissent de l'esprit des morts<sup>22</sup>.

Barbara GLOWCZEWSKI  
b.glowczewski@college-de-france.fr  
Anthropologue  
Laboratoire d'Anthropologie sociale, CNRS

### NOTES

1. Juste après le naufrage en 1912 d'un paquebot qui déportait les Aborigènes du nord vers l'île-prison Rottneest, un ancien de Port Hedland reçut en rêve d'un Aborigène noyé un culte secret qui fut adopté et transmis de groupe en groupe de langues différentes depuis la côte ouest jusqu'en Australie centrale, où il arriva en 1979 (Barbara Glowczewski, *Rêves en colère*, Paris, Plon, coll. « Terre humaine », 2004).

2. *L'Élu du peuple. Pourvanaa te metua*, film de Marie-Hélène Villierme, 2012 ; Chantal Spitz, *L'Île des rêves écrasés* (1991), Papeete, Au vent des îles, 2011.

3. Au moins douze explosions entre 1952 et 1957 : sur les îles Monte Bello de l'océan Indien, et dans le désert, à Emu Field et Maralinga : voir Laurent Dousset, *Mythes, Missiles et Cannibales. Le récit d'un premier contact en Australie*, Paris, Société des océanistes, 2011.

4. Barbara Glowczewski, Rosita Henry (dir.), *Le Défi indigène. Entre spectacle et politique*, Montreuil, Aux lieux d'être, 2007 ; Martin Préaud, « Peuples autochtones dans le Pacifique. Héritages coloniaux et gouvernance autochtone », in Irène Bellier (dir.), *Peuples autochtones dans le monde. Les enjeux de la reconnaissance*, Paris, L'Harmattan, 2013.

5. Arnaud Morvan, *Mémoires vives. Une histoire de l'art aborigène*, Bordeaux / Paris, musée d'Aquitaine / Éditions de La Martinière, 2013 ; film de l'exposition : <http://culturebox.francetvinfo.fr/toute-la-modernite-de-lart-aborigene-au-musee-daquitaine-a-bordeaux-143977>

6. Par exemple, le documentaire-fiction *Jandamarra's War* (2011), de Mitch Torres, histoire du rebelle des Bunaba du Kimberley, qui mena une résistance armée jusqu'à sa mort en 1897 à l'âge de 23 ans.

7. Barbara Glowczewski, *Guerriers pour la paix. La condition politique des Aborigènes vue de Palm Island*, Montpellier, Indigène Éditions, 2008 (avec une contribution de Lex Wotton, accusé d'émeute après une mort violente en garde à vue, en 2004) ; id., « Deux lois en Australie ? Criminalisation et discrimination raciale. Le cas de Palm Island », in Stéphane Pessina-Dassonville (dir.) *Le Statut des peuples autochtones. À la croisée des savoirs*, Paris, Karthala, 2012, p. 251-260.

8. <https://www.facebook.com/pages/I-Stand-For-Freedom/178711202237473>

9. Voir le film d'Eugénie Dumont, *Heritage Fight* (2013).

10. Voir, par exemple, les produits fabriqués avec des plantes indigènes au Centre communautaire Mary-Minyarl (<https://www.facebook.com/babagarra.com.au>) par Pat Mamanyjun Torres, auteur de « Nila.Ngany – Possessing/Belonging to Knowledge : Indigenous Knowledge Systems in Yawuru Aboriginal Australia », in Julian Kunnie, Nomalungelo Ivy Goduka (dir.), *Indigenous Peoples' Wisdom and Power: Affirming Our Knowledge Through Narratives*, Ashgate, 2006.

11. C'est ainsi que des habitants ont réussi à repousser de tels forages en France, comme le montre l'excellent film de Doris Buttignol et Carole Menduni, *No Gazaran. Chroniques d'une mobilisation citoyenne* (2014).

## Barbara Glowczewski

12. Voir notamment Magali McDuffie, Anne Poelina, *Three Sisters' Story* (2014), présenté à l'Université de Montpellier et au Festival du cinéma du Pacifique de Rochefort ; autre film soumis à l'EPA contre la mine de charbon de Duchess Paradise (Rey Resources) : <https://vimeo.com/92583958>

13. Barbara Glowczewski, « Le paradigme aborigène », in Géraldine Le Roux, Lucienne Strivay (dir.), *La Revanche des genres*, Gentilly, ainu éditions, 2007.

14. Deborah Danowski, Eduardo Viveiros de Castro, « L'arrêt de monde », in Émilie Hache (dir.), *De l'univers clos au monde infini*, Bellevaux, Éditions Dehors, 2014, p. 313-314 (à propos de Bruno Latour, *Enquête sur les modes d'existences. Une anthropologie des Modernes*, Paris, La Découverte, 2012, p. 234 et note en version électronique seulement) et 310.

15. Voir « L'Écureuille et le Hérisson », fable de la décroissance de Christophe Laurens sur le site d'*Entropia*.

16. Entretien filmé diffusé par la télévision grecque en six parties, 1992, en ligne : [http://www.dailymotion.com/video/x77403\\_entretien-avec-felix-guattari-1\\_news](http://www.dailymotion.com/video/x77403_entretien-avec-felix-guattari-1_news)

17. Félix Guattari, *Chaosmose*, Paris, Éditions Galilée, 1992 ; id., « Pratiques écosophiques et restauration de la cité subjective », *Chimères*, n° 17, automne 1992, p. 1-18.

18. Barbara Glowczewski, Alexandre Soucaille (dir.), « Désastres », L'Herne, *Cahiers d'anthropologie sociale* 07, 2011.

19. Zoe Todd, « An Indigenous Feminist's Take on the Ontological Turn: "Ontology" Is Just Another Word for Colonialism » article publié le 24 octobre 2014 sur son site Urbane Adventurer : Amiskwacî : <http://zoeandthecity.wordpress.com>

20. Deborah Danowski, Eduardo Viveiros de Castro, « L'arrêt de monde », art. cité, p. 306 (note sur Bruno Latour).

21. Réponse de Zoe Todd, le 27 octobre 2014, au commentaire d'un lecteur (Philip) de « An Indigenous Feminist's Take on the Ontological Turn: "Ontology" Is Just Another Word for Colonialism », art. cité.

22. Nous remercions Magali McDuffie ainsi que Rolf de Her de leur aimable contribution aux propositions et fourniture de photographies.

## RÉSUMÉ

Depuis la colonisation de l'Australie, les Aborigènes tentent de résister à une catastrophe sans cesse renouvelée. Créateurs de diverses stratégies de survie, ils sont confrontés à la perte de leurs modes d'existence du fait d'une destruction de la terre qui menace toute l'humanité. En écho à l'écosophie guattarienne et à l'appel aux Terriens de Latour, les Yolngu, Djungan et autres peuples autochtones du monde incitent à penser notre avenir commun selon d'autres vitesses que la course au soleil de l'anthropocène.

## SUMMARY

*Since colonization of Australia, the Aborigines try to resist a constantly renewed disaster. Though devising several survival strategies, they face the loss of their livelihoods due to the destruction of the earth that threatens all humanity. Echoing Guattari's ecosophy and Latour's call to the Earthlings, Yolngu, Djungan and other World's Indigenous Peoples, prompt to think our common future at a different speed than anthropocene's race for the sunshine.*

## *Au cœur du soleil ardent : la catastrophe selon les Aborigènes*

### RESUMEN

*Desde la colonización de la Australia, los aborígenes intentan de resistir a una catástrofe sin cesar renovada. Creadores de diversas estrategias de supervivencia, están confrontados con la pérdida de sus modos de existencia de hecho de una destrucción de la tierra que amenaza toda la humanidad. En eco a la ecosofía de Félix Guattari y al apelo a los Terrícolas de Bruno Latour, los Yolngu, Djungan y otros pueblos autóctonos del mundo incitan a pensar nuestro futuro según otras velocidades que la carrera al sol del Antropoceno.*